

La grande famine de 1750 dans l'Oranais : d'autres voies vers la captivité et l'esclavage

Luis Fernando Fé Cantó



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7273>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 275-280

ISBN : 978-2-914-561-64-8

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Luis Fernando Fé Cantó, « La grande famine de 1750 dans l'Oranais : d'autres voies vers la captivité et l'esclavage », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 87 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2014, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7273>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

© Tous droits réservés

La grande famine de 1750 dans l'Oranais : d'autres voies vers la captivité et l'esclavage

Luis Fernando Fé Cantó

- 1 L'histoire des captifs en Méditerranée est une histoire de violences : violence de la saisie des corps lors des incursions (hommes du nord en terres d'islam ou, comme dans un jeu de miroirs, hommes du sud en terres de chrétienté) ; violence lors des abordages en mer, quelque fût le type de vaisseau (galères espagnoles ou algéroises ; navires salétins, toscans ou maltais ; chébecs romains ou tunisiens ; brigantins tripolitains ou portugais), pour appréhender des hommes et des femmes ayant eu la malchance de croiser sur leur chemin des corsaires, lors d'un voyage, d'une campagne de pêche, d'un trajet commercial en Atlantique ou en Méditerranée ; violence, finalement, lors de la captivité, tant dans les bagnes des villes maghrébines (Alger, Tunis, Tripoli, Tanger, Salé ou Meknès) que dans les arsenaux des pays chrétiens (Cadix, Carthagène, Barcelone, Marseille, Gênes ou Venise), en attendant leur rachat ou l'amélioration des conditions de leur vie. La conversion, parfois forcée, à la religion du maître était un autre danger qui guettait les captifs, surtout s'ils étaient appelés à rester longtemps en terres ennemies.
- 2 Cette violence a été l'objet d'abondantes études menées ces cinquante dernières années¹. Elles ont servi à mieux connaître la guerre de course, ses manifestations et ses conséquences sur les populations du bassin méditerranéen. Dans un premier temps, ce sont les corsaires maghrébins, s'attaquant aux populations et aux biens des territoires chrétiens de la rive nord de la Méditerranée, qui ont fait l'objet d'études ; ensuite, les historiens, notamment maghrébins, ont commencé à étudier la course chrétienne contre les hommes et les biens de la rive sud. La vie des captifs chrétiens dans les grandes villes du Maghreb, grâce entre autres aux récits des rédempteurs, a largement retenu l'attention des historiens dans un premier temps ; actuellement, on est en train de faire un effort pour mieux connaître la vie des musulmans, esclaves ou libres, en terres chrétiennes². Le renégat, devenue figure mythique, a largement été étudié aussi³.

Beaucoup de chemin a été parcouru, mais la complexité du sujet et l'étendue, non seulement géographique mais aussi temporelle, du phénomène nécessitent un croisement des données des chercheurs en provenance des deux rives de la Méditerranée. La pluralité des pays et des sources, les différentes traditions historiographiques mises en œuvre par les uns et les autres, peuvent nous éclairer davantage sur le phénomène de la course, de la captivité et de l'esclavage, ainsi que sur les mécanismes de violence qui sont apparus entre les différents groupes sociaux du bassin méditerranéen.

- 3 Dans cet article, nous souhaitons analyser un phénomène peu connu, celui de la captivité et de l'esclavage dans le préside d'Oran dans un créneau chronologique très court, l'hiver 1750-1751. À la fois ville et forteresse, cet espace-clé pour la protection de la frontière de la monarchie hispanique avec le Maghreb est représentatif des autres présides hispaniques d'Afrique du Nord sous bien des aspects, en tant que zone de transit, volontaire ou involontaire, des populations chrétiennes, musulmanes ou juives, toutes assujetties aux changements politiques, sociaux ou climatiques⁴.
- 4 Je m'en tiendrai ainsi à un territoire que l'on peut qualifier de marginal, parce qu'il n'a pas attiré l'attention des historiens à cause du jugement négatif porté par Fernand Braudel sur les présides espagnols d'Afrique du Nord. Selon lui, les présides sont des vestiges durables, mais inutiles, d'une politique non aboutie, des espaces non reliés à l'histoire de la Méditerranée⁵. La vision braudélienne de l'isolement des présides, par rapport aux terres qui les entouraient, ne correspond pas à la réalité. Une étude plus détaillée sur l'histoire de ces présides devrait pouvoir montrer un niveau élevé de réactivité de ces places fortifiées aux bouleversements qui pouvaient se produire en Méditerranée, sinon dans son ensemble, du moins dans l'espace plus restreint de la Méditerranée occidentale⁶. Ces présides sont restés à la marge de l'historiographie et, pour le sujet qui nous intéresse ici, celui des captifs et de l'esclavage, les références les plus récurrentes font état du flot incessant de soldats qui désertaient ces châteaux, plantés au milieu de nulle part, pour s'intégrer aux sociétés métisses des villes côtières après avoir renié leur foi chrétienne, ou pour alimenter les marchés d'esclaves d'Alger ou de Meknès en se vendant eux-mêmes. On commence à mieux connaître ce phénomène, du moins dans le sens d'un flux nord-sud ou chrétienté-islam, qui représente un choix volontaire de certains individus pour devenir captifs et esclaves dans les villes maghrébines⁷.
- 5 On connaît moins les exemples associés au flux sud-nord, c'est-à-dire le cas d'individus vivant en terre d'islam, les *moros*, les *arabes* ou *alarbes*, les *turcos* des sources hispaniques⁸, qui vont d'eux-mêmes jusqu'aux présides, quitte à devenir esclaves des Espagnols et être envoyés dans les arsenaux du roi à Carthagène ou dans une maison privée de la péninsule. Maximiliano Barrio Gozalo⁹ avait attiré l'attention des historiens sur ces cas de transfuges, qui cherchaient à fuir ou la misère, ou les problèmes d'ordre privé ou judiciaire, qui les empêchaient de vivre dans leur pays. C'est un fait. Mais l'esclavage n'était pas la seule solution qui s'offrait à ces transfuges : les recherches menées sur la société musulmane d'Oran de la deuxième période d'occupation espagnole (1732-1792) tendent à montrer que certains Maures qui cherchaient refuge à Oran devenaient des soldats du roi d'Espagne, avec le salaire afférent, dans le corps de la compagnie de cavalerie des *moros mogataces*¹⁰, soit des Maures au service de l'Espagne dans les présides d'Afrique. Ils entraient à Oran en hommes libres et ils le restaient sans avoir d'autres contraintes que celles imposées par un service militaire de plus en plus figé dans les textes et les mœurs. Il n'y avait pas de demande ou d'obligation de conversion de la part

des autorités espagnoles du préside. Ce sujet mérite une réflexion à part entière. Nous espérons pouvoir la mener à terme dans un bref délai.

- 6 Le point central de cet article est le cas de l'arrivée en nombre d'hommes, de femmes et d'enfants maures, qui, poussés par la famine, la guerre, la peste ou d'autres maladies, demandent la protection et l'aide des autorités espagnoles du préside pour pouvoir survivre, et qui se retrouvent en esclavage¹¹. D'autres Maures encore capturent leurs frères pour aller les vendre comme esclaves à Oran. Il s'agit donc d'une histoire de la violence, autre que celle exercée à travers la course ou sur les champs de bataille. La sécheresse, qui s'installe dans l'Oranais en 1750-1751, devient la plaie qui fait dépérir le blé, l'orge, le bétail et les hommes, au point que ces derniers, par centaines, les ventres gonflés et le regard creusé, voient dans les murailles d'Oran le dernier espoir pour échapper à la mort.

L'Oranais et la disette de 1750

- 7 Pour bien comprendre le contexte de cette arrivée en masse de populations tribales de l'Oranais jusqu'au préside espagnol, il faut bien sûr prendre en compte la sécheresse qui détruit les récoltes et décime le bétail pendant le printemps, l'été et l'automne 1750. Les maures, qui vont faire du commerce à Oran, témoignent de la grande stérilité qui s'étend dans leurs champs et du manque de blé, ce qui provoque « des grands besoins et une famine générale »¹². Il faut ajouter à cette détresse frumentaire, les années de longue instabilité politique causées par l'installation hispanique à Oran et à Mers el-Kébir en 1732, qui ébranla le pouvoir turc et ouvrit une période d'anarchie, affectant surtout les nombreuses tribus oranaises écartelées entre les projets hispaniques de contrôle indirect des ressources de la région et ceux des Turcs désirant retrouver l'influence perdue dans l'ouest de la Régence. Entre 1732 et 1750, l'occident de l'Oranais, c'est-à-dire la région de Tlemcen, semble s'éloigner du contrôle d'Alger. Les autorités de la Régence, passées les années de peste qui ont profondément marqué la ville d'Alger (1740-1744), s'efforcent de reprendre la main, surtout pendant la deuxième moitié de la décennie de 1740.
- 8 On est donc face à trois fléaux capables de déstabiliser les structures sociales et économiques de toute la région, et qui ont eu lieu pendant l'époque qui nous intéresse. La sécheresse de 1750 doit être comprise comme un événement climatique, qui s'ajoute à de longues périodes de guerre intertribales, de guerre entre les Turcs et les tribus oranaises, d'incursions hispaniques contre certaines tribus, de guerre entre les Turcs de Mascara et les Kouloughlis¹³ de Tlemcen, de peste à Alger, à Mascara, à Tlemcen... Nous avons là quantités de crises qui peuvent expliquer la réaction de la population de l'Oranais face à la disette et à la famine de l'été et de l'automne 1750.
- 9 L'historien, pour donner un ordre de grandeur, ne peut utiliser que les nombres d'individus tombés en esclavage, ce qui rend plus compréhensible l'affaire qu'il est en train d'analyser mais ne rend pas compte des aspects du vécu. Ainsi, au mois de décembre 1750, le commandant général don Pedro de Argain, marquis de Real Corona, nous fait partager l'extrême gravité de la situation¹⁴ : à la mi-décembre, le nombre de Maures (hommes, femmes ou enfants), arrivés à partir du mois de novembre 1750 et qui furent vendus comme esclaves à Oran, atteint déjà 605 personnes, dont 275 restèrent à Oran et le reste, soit 330, fut envoyé à Carthagène. Il affirme que tous ces individus sont amenés jusqu'au pied des murailles oranaises par les « Maures de paix » (*Moros de paz*¹⁵) qui habitent dans le quartier *extra-muros* de la *Marina*, au pied de la plage d'Oran. Ce fait peut

paraître familier à ceux qui connaissent l'histoire de la ville depuis sa conquête par le cardinal Cisneros en 1509 : l'histoire des *jornadas*, c'est-à-dire des expéditions à la recherche d'esclaves menées par les Espagnols avec plus ou moins de succès, est bien connue par l'historiographie. Dans le cas qui nous occupe, il y a une différence flagrante entre la première époque de présence hispanique dans l'Oranais¹⁶ et la deuxième. Si aux XVI^e et XVII^e siècles les *jornadas* ou *funciones* étaient menées par une troupe formée par des Espagnols, aidés ou guidés par quelques « Maures de paix » ou par des *mogataces*, après 1732 la couronne espagnole modifia sa politique. En 1738, après quelques hésitations, l'on décida de créer une force, majoritairement constituée de maures, dont la principale mission était de protéger le bétail qui sortait paître dans les alentours d'Oran et, surtout, de mener des expéditions dans l'intérieur des terres pour montrer le pouvoir des nouveaux maîtres d'Oran. L'histoire de cette force de 300 cavaliers maures¹⁷ fut assez mouvementée. À la période qui nous intéresse, elle a retrouvé sa vigueur, perdue pendant les années 1740-1745, à cause de l'interdiction de sortie de la ville décrétée par les autorités par peur de la peste. En 1749, cette force musulmane atteignit de nouveau les 300 cavaliers indiqués par le texte normatif de 1738¹⁸. Cette compagnie irrégulière composée de « Maures de paix » était active dans les champs de l'Oranais et, selon leur chef, Admet ben Hamara ben Hasir, ses hommes avaient capturé depuis leur formation 7 000 têtes de bétail¹⁹. En 1750, ils sortaient toujours courir les terres voisines et, le 22 mai, ils prirent 107 têtes de bétail aux « Maures de guerre » (*Moros de guerra*²⁰). Mais voilà bien ce qui doit attirer notre attention : nous sommes devant un groupe de voleurs de bétail et non devant un groupe de chasseurs d'esclaves. Aucun document compris entre 1732 et l'automne 1750 n'indique que les « Maures de paix » ont procédé à des prises d'esclaves. En fait, le seul cas d'expédition avec capture d'hommes eut lieu en 1739, avec une participation minoritaire de *mogataces*, ce qui provoqua, selon les soldats espagnols, son échec partiel.

- 10 La situation de détresse, provoquée par la famine et par les menaces de peste qui commençaient à courir de nouveau dans l'Oranais pendant cet automne, est donc à l'origine de ce changement de comportement des « Maures de paix ». Cette nouveauté doit être mise en rapport avec une autre encore plus frappante : un nombre élevé de nouveaux esclaves sont amenés par les « Maures de guerre ». La crise alimentaire semble avoir modifié le comportement des gens et le sens des échanges : dans cette situation de détresse, les populations tribales trouvent à Oran l'argent et la nourriture qui manquaient dans la région. Malheureusement, la documentation utilisée ne nous informe pas des ventes d'esclaves ni des prix auxquels ils furent vendus à ce moment-là. Selon toute probabilité, les « Maures de paix » profitèrent de l'argent de la vente des esclaves pour acheter des aliments sur les marchés de la ville. Mais, sur ce point, la documentation consultée reste silencieuse. Par contre, nous pouvons en savoir plus sur les différentes modalités d'arrivée des esclaves à Oran, grâce à ce que disent certains Maures aux autorités espagnoles pour les informer sur d'inquiétantes rumeurs de peste²¹. Grâce à ces témoignages, on peut connaître quelques-unes des circonstances individuelles à l'origine de cette vague de vente d'esclaves pendant l'hiver 1750-1751. Ainsi, Moctar ben Salem et Abdelcader ben Jalifa, des « Maures de guerre » du clan (*parcialidad*²²) ou tribu des Hamayan, affirment que « dans tous les endroits de ces terres de la Barbarie qu'ils ont parcourus pour voler des maures, ils n'ont pas constaté la présence de la peste mais plutôt la détresse provoquée par la famine »²³, ce dont témoignent aussi El Gumari ben Turki de la tribu des Ulad Ali et Laxel ben Fanjul de celle de Canastel, qui s'étaient aventurés jusqu'à sept lieues à l'intérieur de l'Oranais. Tous ont constaté « la grande

famine dont des gens mouraient »²⁴. La disette fait approcher des murailles d'Oran, et plus particulièrement, des portes extérieures du château de Rosalcázar, d'autres personnes dont l'histoire diffère de ces voleurs d'hommes : par exemple, le 4 janvier, Marian Bentelma et ses trois filles arrivent devant la herse de la forteresse et déclarent que « pour ne pas mourir de faim, comme leur mari et père, elles sont venues se vendre »²⁵ ; le 28 janvier, Bagdat ben Cadurvient jusqu'à Oran avec sa famille en provenance des terres montagneuses de Trara pour demander la protection de la place forte, car « sur leurs terres on était dans le plus grand besoin »²⁶ ; Sidi Agmet Bel Mojamed déclare encore, le 29 janvier, « arriver de la ville de Mascara pour vendre son fils à cause de la grande famine »²⁷. Pour finir, voici un autre témoignage de la grande détresse des populations de l'Oranais pendant ce tragique hiver : Abdelcader ben Aysa, « Maure de guerre » vendu par d'autres « Maures de guerre », décède le premier jour de quarantaine sans avoir pu faire cuire la nourriture que les autorités hispaniques donnaient à ceux qui entraient dans le lazaret de fortune²⁸.

- 11 La lecture de ces quelques cas nous donne donc un aperçu de la gravité de la crise qui touche les villes et les campagnes de tout l'Oranais, d'est en ouest, des plaines de la Mleta aux montagnes de Trara. Elle nous montre aussi à quel point cette conjoncture a provoqué l'effondrement du tissu social des habitants de l'Oranais, en faisant voler en éclats les cadres familiaux et tribaux. Les frontières géographiques se modifient : des hommes qui vivaient dans des zones qui étaient loin de l'influence hispanique, comme par exemple les monts de Trara, viennent chercher de la nourriture sous les murs mêmes d'Oran, au prix de leur liberté. De Mascara, ville capitale du bey turc, certains de ses habitants viennent jusqu'au centre urbain espagnol pour y vendre leurs propres enfants. Les tribus, qui avaient tourné le dos à la place forte hispanique, commencent à pratiquer la chasse à l'homme pour apporter des captifs à Oran et pouvoir les vendre. Les Maures qui vivaient à Oran, et qui jusqu'alors avaient privilégié le vol de bétail, se lancent eux aussi à la poursuite de futurs esclaves. Enfin, des hommes et des femmes n'eurent d'autre choix que l'esclavage, en se mettant volontairement entre les mains des autorités oranaises.
- 12 Cet hiver-là, la détresse fit commettre aux hommes des actes jusqu'alors inédits²⁹ : la capture de musulmans par d'autres musulmans pour les vendre aux chrétiens³⁰. On oublia les principes mêmes de l'islam, qui interdit aux musulmans de réduire en esclavage d'autres musulmans³¹, même si les captifs qu'ils prenaient ne devenaient pas leurs propres esclaves puisqu'ils ne faisaient que les vendre aux chrétiens. À ce propos, Bernard Lewis nous rappelle aussi que la loi islamique considère comme « illégal pour un homme libre de se vendre ou de vendre ses enfants comme esclaves »³².
- 13 La folie qui s'empara des hommes de la région fit renaître d'anciennes structures d'un passé révolu, celui de l'Oran d'avant la défaite de 1708, quand la ville vivait, en partie, du trafic d'esclaves, grâce aux incursions menées par les soldats espagnols contre les « Maures de guerre », comme celle du 10 avril 1703 qui permit la capture de 297 esclaves³³. Tout au long des XVI^e et XVII^e siècles, en effet, cette enclave fournit une importante main-d'œuvre servile aux habitants des villes méditerranéennes de la péninsule Ibérique, comme Carthagène, Malaga ou Alicante, ports privilégiés dans les échanges avec la ville de l'ouest algérien³⁴, et une étude du poids du passé sur la nouvelle conjoncture de cette seconde moitié du XVIII^e siècle devrait être menée, mais pour l'heure voyons comment les autorités oranaises et madrilènes réagirent face à l'arrivée massive de cette population musulmane.

La gestion de la crise par les autorités espagnoles

- 14 L'impression de soudaineté et d'imprévu d'arrivées en masse de captifs et d'esclaves à Oran est le premier élément qui attire l'attention, lorsque l'on analyse la réaction hispanique. Dans la correspondance échangée entre le commandant général d'Oran et la cour pendant tout l'été et l'automne 1750, on y lit l'inquiétude sur la présence de la peste dans l'Oranais. Mais, en novembre, Pedro de Argain, marquis de la Real Corona, informe que la détresse des tribus arabes n'est pas due à la terrible maladie qui ravage la région, pas plus qu'à l'instabilité politique du beylik³⁵, mais
- à la grande misère que [les Maures] subissent à cause des mauvaises récoltes des dernières années et qui aujourd'hui fait que, pour vivre, ils sont obligés de vendre leurs enfants [à Oran] ou bien ceux des autres [tribus] que [ces Maures] volent quand ils le peuvent³⁶.
- 15 Pour le marquis, l'arrivée en masse de Maures, réfugiés à cause de l'inimitié qu'ils portent au bey de Mascara ou captifs apportés par les « Maures de paix » et les « Maures de guerre », a entraîné l'essor « d'un trafic d'esclaves assez bien fourni »³⁷. Toutefois, ce nouveau marché d'esclaves est, comme nous le verrons par la suite dans le bilan chiffré de cet épisode, une nouveauté dans l'Oran d'après 1732.
- 16 La réaction espagnole face au drame qui se déroule au pied des murailles de leur ville peut aussi nous en apprendre beaucoup sur certains vieux réflexes et sur les craintes qui peuvent déterminer la prise de décision des responsables politiques. Ainsi, le commandant général marquis de Real Corona se félicite du fait que l'arrivée massive de ces esclaves ait permis le baptême de 38 jeunes maures, garçons et filles, et la catéchèse de 52 autres. Bien sûr, dans ces conversions massives, il faut avant tout voir le poids de la détresse des populations de l'Oranais. L'obligation de se soumettre « volontairement » à l'esclavage, ou le vécu traumatique d'un rapt et d'une vente, commis parfois par leurs propres coreligionnaires, peut expliquer le rapide passage de certains par les fonts baptismaux d'Oran, même si le marquis assure que « tous ces convertis ont été au préalable catéchisés et instruits dans les mystères et articles de notre sainte foi catholique par le vicaire et le visiteur de cette place »³⁸. Ces conversions sont vues comme autant de victoires de la religion chrétienne sur la musulmane, voire considérées par certains comme preuves de la volonté de la divine providence³⁹. La satisfaction causée par le nombre élevé de néophytes catholiques est grande, et le marquis de la Ensenada, dans le petit billet joint qui confirme la lecture de la lettre du 19 décembre du marquis de Real Corona, encourage ce dernier à « continuer ses efforts pour catéchiser et convertir à notre sainte foi le plus grand nombre possible [de Maures] »⁴⁰. Cette invitation à l'audace s'accompagne néanmoins d'un avertissement : « il faut surveiller que le nombre d'esclaves résidents à Oran ne puisse provoquer un quelconque souci »⁴¹.
- 17 D'autres responsables de la haute administration de la monarchie sont moins enthousiastes vis-à-vis des conversions massives. Singulièrement, Francisco Díaz Santos y Bullón, bien qu'évêque de Sigüenza, considère plutôt le problème d'un point de vue sanitaire. Il faut dire qu'il est aussi président du Conseil de Castille et de la Suprême Junte de Santé du Royaume. Pour lui, l'arrivée en nombre d'esclaves peut représenter une menace pour « la santé publique de ces royaumes »⁴². Cette peur de la peste le pousse à conseiller à la cour de limiter autant que possible les contacts d'Oran avec les populations autochtones. Il n'est pas le seul à vouloir restreindre les échanges avec l'arrière-pays : la

soudaineté et l'ampleur de la pandémie peuvent faire craindre une perte de contrôle de la part du commandant général, malgré les précautions que celui-ci dit prendre.

- 18 Une autre figure importante du tissu administratif de la monarchie, Sebastián de Eslava y Lasaga, capitaine général des côtes et de l'armée d'Andalousie, donne aussi son avis. Son sujet d'inquiétude principal n'est pas la peur d'une contagion de la peste. Ce militaire attire l'attention du marquis de la Ensenada sur le danger de faire vivre dans le circuit défensif d'Oran une population maure trop nombreuse, car, selon lui, les Maures forment « une telle nation, si vicieuse et encline à tout ce qui est mauvais, comme l'expérience nous l'a montré »⁴³, qu'ils peuvent nuire aux Espagnols. Face à ces deux dangers, la peste et le surnombre de Maures, le marquis de la Ensenada décide de mettre en application la solution prônée par les deux derniers hauts responsables : il faut interdire l'accueil de toute population maure, même de celle qui s'est proclamée favorable aux intérêts hispaniques. Il n'y aura donc pas de réfugiés. La seule sortie offerte est l'esclavage : un esclavage qui doit être vécu loin d'Oran, dans la péninsule. Le marquis de la Ensenada finit par suivre ici les conseils d'Eslava : le commandant général doit obliger les acheteurs oranais d'esclaves à les envoyer le plus rapidement possible à Carthagène ou à un autre port de la péninsule ; seuls ceux qui vivent du salaire du roi, c'est-à-dire, les militaires et les responsables administratifs, pourront garder leurs esclaves dans le préside. Pour Eslava, l'argument d'obtenir la conversion d'infidèles, en profitant de leur désespoir n'est pas recevable, car les Maures « sont inconstants et réticents à garder la foi [catholique] »⁴⁴. Voici donc comment, quelques jours après avoir donné son accord au marquis de Real Corona – certes avec la prévention de limiter le nombre de musulmans dans le préside –, le marquis de la Ensenada, ajoute de sa main, en marge de la lettre du capitaine général d'Andalousie, « comme le dit Eslava, et que ces ordres soient bien suivis »⁴⁵. En fait, la cour comme toujours va suivre la voie de la prudence. Mais il faut souligner que cette politique non seulement signe l'abandon par les forces espagnoles de certaines tribus qui avaient soutenu les Espagnols contre le bey d'Alger, mais elle renforce une tendance⁴⁶ à limiter la présence même des « Maures de paix » installés dans le quartier de la *Marina*.
- 19 Il convient d'attirer l'attention sur un dernier point, qui peut expliquer la décision de la cour. Les conseils de Sebastián Eslava, emplis de préjugés vis-à-vis des populations musulmanes, eurent un impact important sur la politique espagnole dans l'Oranais⁴⁷. Le parcours de cet officier expérimenté est intéressant : il avait participé à la conquête d'Oran de 1732 mais aussi aux guerres d'Italie, et le 5 mai 1739 il avait été nommé vice-roi et capitaine général de la Nouvelle-Grenade, où il eut à contrer l'offensive anglaise sur Carthagène des Indes lors de la guerre de l'Oreille de Jenkins. Il était resté en Amérique jusqu'en juin 1750. Pendant ces dix années où il fut aux commandes de cette vice-royauté, il rencontra des difficultés à développer des projets avec les peuples autochtones du Darien au Panama ou avec ceux de la province de Santa Marta en Colombie. La représentation qu'il se fait des « Maures » semble la même que celle qu'il se fait des « Indiens ». Le parcours de ce haut gradé de l'armée des Bourbons espagnols rappelle celui d'un autre commandant général d'Oran, Joseph Vallejo, qui vécut également une expérience américaine et qui lui aussi ressentit une profonde méfiance culturelle envers les Maures⁴⁸. Il faudrait sans doute se demander s'il n'y a pas eu alors homogénéisation de la politique hispanique envers les peuples ayant une structure sociale tribale, dans laquelle l'expérience américaine aurait influencé la politique nord-africaine. De la même façon que l'expérience de l'Autre musulman a dû jouer sur la conception du fait américain au XVI^e siècle⁴⁹, au XVIII^e siècle c'est peut-être l'expérience américaine qui a fait des

populations de l'Oranais et de l'Afrique du Nord des « barbares ». Pour preuve, nous assistons à la lente disparition de l'adjectif *berberisco* – courant au XVI^e siècle et employé sans valeur de mépris – au profit de l'utilisation de l'adjectif *bárbaro*, lourdement connoté. Mais sans doute faudrait-il approfondir cette hypothèse.

- 20 Revenons donc à Oran. L'ordre du marquis de la Ensenada fut bien suivi par le commandant général marquis de Real Corona. Ceci donna lieu à une reprise en main du dossier début mars 1751 qui permit de faire le bilan de la situation jusqu'à cette date⁵⁰. Ainsi, Argain informe la cour que, depuis sa lettre du 19 décembre 1750, les habitants d'Oran ont acheté 257 esclaves (135 hommes et 122 femmes), dont 158 ont été envoyés à Carthagène ; ce qui porte le total à 862 esclaves entre le mois de novembre de 1750 et le début du mois d'avril 1751 dont 488 furent transportés à ladite ville ou vers d'autres ports de la péninsule.
- 21 Ce nombre final peut être comparé avec d'autres qui nous permettent de nous rendre compte de l'ampleur et de la spécificité de cet épisode de l'histoire de l'Oranais. Par exemple, la moyenne annuelle de vente d'esclaves à Séville était, entre 1611 et 1650, de 700 individus par an ; à Valence, entre 1569 et 1585, la moyenne était de 110 esclaves vendus par an⁵¹. On peut faire aussi la comparaison avec la capture d'esclaves par la garnison d'Oran pendant la première période, et particulièrement, pendant la période qui va de 1653 à 1694 durant laquelle les forces hispaniques capturèrent en moyenne 249 esclaves par an⁵².
- 22 Real Corona signale que le flux de ce commerce d'esclaves commence à se tarir en partie parce que les pluies de l'hiver ont permis de redémarrer le cycle agricole, mais aussi parce que la présence du bey algérois près d'Oran a limité les mouvements des « Maures de paix », des Maures réfugiés et aussi des « Maures de guerre ». La disette disparaît, en même temps que le conflit politique et militaire, qui dominait la vie de l'Oranais depuis au moins 1746, prend fin avec la victoire des Turcs d'Alger⁵³. À Oran le commandant général se félicite du nombre de néo-convertis. En attendant une recherche plus approfondie sur les circonstances de ces conversions, sur la vie de ces nouveaux chrétiens esclaves et sur leurs acheteurs, une première plongée dans les livres de baptêmes d'Oran pour l'année 1751 nous montre qu'il y eut 94 nouveaux chrétiens⁵⁴. La plupart reçut le sacrement lors de cérémonies collectives pendant le mois de janvier, par exemple le 23 janvier, jour de la fête de Saint Vincent Ferrier, l'on baptisa 41 catéchumènes, et le 4 avril, sûrement dans le cadre des fêtes de la Semaine Sainte, 27 musulmans devinrent chrétiens sous les yeux des deux plus hauts responsables de l'administration oranaise, le commandant général Pedro de Argain et l'intendant d'Oran, Antonio Cengotita. Ces cérémonies, dont il faut souligner le rôle politique structurant dans la vie de la ville, restèrent exceptionnelles, ce qui est normal car leur objectif était de marquer les esprits. Mais l'effort de christianisation de ces esclaves ne s'arrêta pas avec ces fastes ; des baptêmes au cas par cas de ces esclaves continuent au moins jusqu'au mois de décembre 1751. Argain était fier d'informer son supérieur du succès de l'effort de catéchèse, mais il reste plus prudent quand il s'agit de parler du problème bien plus épineux des Maures récemment réfugiés ou même de celui des « Maures de paix » qui vivaient dans le quartier de la *Marina*, pour certains depuis 1732. Sur ces deux catégories de population, Real Corona voulut demander plus d'instructions quant à la conduite à suivre⁵⁵ : il souligna les longues années de résidence des « Maures de paix », le fait que bon nombre d'entre eux travaillait les terres agricoles contrôlées par le préside. Ils participaient aussi aux travaux de fortification des différents châteaux de la place forte. Pour eux, il demande plus de compréhension.

- 23 Pour les Maures réfugiés, il insiste sur le fait qu'être des ennemis du bey d'Alger rendait leur retour dans l'Oranais très dangereux, à tel point que, même sous la menace d'être expulsés par les armes de leur campement, ils déclarèrent qu'ils préféreraient « être tués par les chrétiens que se présenter devant leurs ennemis pour être sacrifiés »⁵⁶. La situation semblait donc bloquée. La réponse de la couronne fut relativement attentiste : surveiller la population des Maures réfugiés pour qu'elle ne devienne pas trop importante ; interdire tout commerce, direct ou indirect des Maures réfugiés avec la population du préside, sous peine d'être vendu comme esclave au bénéfice du Trésor royal et être envoyé dans la péninsule. L'application de ces ordres eut pour conséquence l'augmentation de la misère de ce groupe de réfugiés, constitué de presque 200 individus au printemps 1751⁵⁷, au point que certains en furent réduits à voler les légumes des jardins potagers « car nous ne leur fournissions plus aucun vivre »⁵⁸. Cette petite délinquance semble avérée, mais le commandant général ajoute, et cela doit être compris donc comme une supposition, qu'ils pourraient devenir des espions à la solde du bey algérois si leur situation ne s'améliorait pas. Face à ces désordres et à ces menaces, le marquis de Real Corona préféra, cette fois, faire usage de la force et ordonna à la troupe de fusiliers de mettre en œuvre l'expulsion de cette population, ce qui fut exécuté le 10 mai 1751. Cette expulsion peut être considérée comme la fin de cet épisode mouvementé de l'histoire de la ville. Cette décision ultime renforce la politique isolationniste des autorités espagnoles. Oran se ferme à l'Oranais, Oran a tendance, ainsi, à devenir un préside, mais pas dans le sens d'une forteresse qui domine une région, plutôt dans le sens négatif plus connu de nos jours : un endroit fermé, entre caserne et prison, sans contact avec la région environnante.
- 24 Toutefois la politique de la fermeture de portes aux Arabes qui cherchaient la protection hispanique ne fut pas systématiquement adoptée, notamment pendant les premières années du pouvoir hispanique. Quelques commandants généraux, comme le marquis de Santa Cruz en 1732, le marquis de Villadarias en 1733, même Vallejo entre 1733-1738, permirent l'installation de « Maures de paix » ; et José Aramburu, commandant général entre 1738 et 1742, fut même partisan de faire appel à la collaboration avec les Arabes. Le temps des projets concernant le préside d'Oran, qui va de 1732 à 1745 et qui correspond au temps du désir de restaurer le vieil Oran du XVI^e siècle, ce préside qui essayait de dominer sa région, semble bien loin en 1750⁵⁹. Face à la crainte de la contagion de la peste, la possibilité même de faire revivre le trafic d'esclaves n'eut pas de prise.
- 25 La grave disette de l'hiver 1750-1751 vint donc détruire un tissu social déjà bien affaibli par les guerres entre tribus et entre pouvoirs rivaux turcs, espagnols, kouloughlis. Elle fut l'élément déclencheur d'un mouvement de population très important à l'échelle régionale, un mouvement parfois volontaire de la part de certains individus qui, poussés par la misère, vinrent trouver la nourriture qui leur manquait à Oran, en échange de leur liberté. Elle fut aussi l'élément déclencheur d'une chasse à l'homme qui fit oublier les frontières jusque-là établies : celle qui interdit aux musulmans de capturer, vendre et mettre en esclavage d'autres musulmans, celle qui prohibe de se vendre soi-même comme esclave. Les seules frontières qui restèrent debout furent celle de la peur, de la peste et celle, culturelle, qui faisait que, pour certains Espagnols, les Maures étaient des barbares qui ne méritaient pas leur confiance. Finalement, l'épisode de la famine de 1750 dans l'Oranais nous montre aussi que les frontières sont prêtes à s'effondrer lors d'une rupture d'équilibre, et avec fracas, même si les traces archivistiques ne nous laissent parvenir qu'un écho bien faible de ce que fut la réalité.

NOTES

1. . On peut citer, entre autres, les travaux de Godfrey Fisher, *Barbary Legend : War, Trade and Piracy in North Africa, 1415-1830*, Oxford, Clarendon Press, 1957 ; Salvatore Bono, *I corsari barbareschi*, Turin, Edizioni Radiotelevisione Italiana, 1964 ; Ellen Friedman, *Spanish Captives in North Africa in the Early Modern Age*, Madison, University of Wisconsin Press, 1983 ; Robert Ch. Davis, *Christian Slaves, Muslim Masters. White Slavery in the Mediterranean, the Barbary Coast and Italy, 1500-1800*, Houndmills/Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003 ; José Antonio Martínez Torres, *Prisioneros de los infieles. Vida y rescate de los cautivos cristianos en el Mediterráneo musulmán [siglos XVI-XVII]*, Barcelone, Bellaterra, 2004 ; Leila Maziane, *Salé et ses corsaires (1666-1727). Un port de course marocain au xvii e siècle*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2007. Voir aussi le numéro monographique sur 'L'esclavage en Méditerranée à l'époque moderne', *Cahiers de la Méditerranée*, n° 65, 2002 ; le recueil d'articles de l'historien Michel Fontenay, *La Méditerranée entre la Croix et le Croissant. Navigation, commerce, course et piraterie (xvi e siècle - xix e siècle)*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010.
2. . Pour exemple, Beatriz Alonso Acero, *Sultanes de Berbería en tierras de la cristiandad*, Barcelone, Bellaterra, 2006 ; Jocelyne Dakhlia et Bernard Vincent (dir.), *Les musulmans dans l'histoire de l'Europe, I, Une intégration invisible*, Paris, Albin Michel, 2011 ; Lucette Valensi, *Ces étrangers familiers. Musulmans en Europe (xvi e - xviii e siècle)*, Paris, Payot, 2012.
3. . Bartolomé Bennassar et Lucile Bennassar, *Les chrétiens d'Allah*, Paris, Perrin, 1989.
4. . Wolfgang Kaiser, « Zones de transit. Lieux, temps, modalités du rachat de captifs en Méditerranée », dans Jocelyne Dakhlia et Wolfgang Kaiser (dir.), *Les musulmans dans l'histoire de l'Europe. II. Passages et contacts en Méditerranée*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 251-272.
5. . Dans l'article « L'Espagne et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577 », publié dans la *Revue Africaine* en 1928, et que je cite d'après *Les écrits de Fernand Braudel. Autour de la Méditerranée*, Paris, Fallois, 1996, le grand historien affirme que, après 1577, « l'occupation espagnole se survit à elle-même, misérablement, médiocrement », p. 70. L'occupation restreinte du territoire condamne l'Espagne « à n'avoir aucune influence, aucun rayonnement sur l'immense pays maghrébin que ses armées n'occupaient pas », p. 70. Ce jugement ne changea pas avec le temps : dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II [1949]*, Paris, Armand Colin, 9e édition, 1990, Fernand Braudel affirme que l'histoire de cette frontière est une « histoire manquée », p. 108.
6. . C'était la thèse centrale de l'article de Bernard Vincent, « Philippe II et l'Afrique du Nord », dans José Martínez Millán (dir.), *Felipe II. 1527-1598 : Europa y la monarquía católica*, vol. I, tome II, Madrid, Parteluz, 1998, p. 965-974.
7. . Un choix volontaire qui ne doit pas cacher que le but essentiel était de revenir en Europe, par le rachat ou par la fuite. Sur la désertion des soldats d'Oran, voir Luis Fernando Fé Cantó, « La población de Orán en el siglo XVIII y el fenómeno de la deserción : Las sombras del discurso oficial », dans Miguel Ángel de Bunes Ibarra et Beatriz Alonso Acero (coord.), *Orán. Historia de la Corte Chica*, Madrid, Polifemo, 2011, p. 369-398. Pedro Alejo Llorente de Pedro, « La deserción militar y las fugas de los presidiarios en el Antiguo Régimen : especial estudio de su incidencia en los presidios norteafricanos », *Anuario de la Facultad de Derecho de Alcalá de Henares*, [13], 2006, p. 106-131. Sur ces passages volontaires des terres chrétiennes aux musulmanes, on peut lire aussi Maximiliano Barrio Gozalo, *Esclavos y cautivos. Conflicto entre la Cristiandad y el Islam en el siglo XVIII*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2006, le chapitre dédié aux renégats, p. 183-206. On peut verser d'autres pièces à ce dossier : par exemple, lors des discussions sur le traité de paix

entre l'Espagne et le Maroc en 1767, Jorge Juan, le représentant du roi, soulignait le lien entre les présides, la fuite de certains bagnards et leur abandon de la foi catholique. Jorge Juan affirmait qu'il n'était pas d'avis de laisser passer dans les présides africains « les pires criminels, les assassins, les voleurs, les ivrognes incorrigibles, car ils deviennent immédiatement, en fuyant, des renégats » : Archivo General de Simancas (désormais AGS) section Gracia y Justicia, Titre 10, legajo (c'est-à-dire liasse, désormais leg.) 1047, rapport daté du mois de novembre 1767 avec les avis de Jorge Juan, du secrétaire d'état Jerónimo Grimaldi et du président du Conseil de Castille, le comte d'Aranda.

8. . Le sens de ces termes a été sujet à des changements pendant toute la période moderne. Il faudrait se pencher sur cette histoire. Ici nous utilisons le terme moro (maure) dans un sens général d'habitant du Maghreb de religion musulmane. C'est le sens que l'on peut trouver dans l'addenda faite par Antonio Clariana y Gualbes à la *Historia del reyno de Argel : con el estado presente de su gobierno, de sus fuerzas de tierra, y mar, de sus rentas, policía, justicia, política y comercio*, escrita en idioma francés por monsieur Laugier de Tassy y adicionada por Antonio Clariana y Gualbes de una vista de la plaza y castillos de Orán con una disertación histórica del terreno y contornos, producciones, conquistas y de la última hecha por las victoriosas armas españolas en el año de 1731 (sic), Barcelone, Imprenta Juan Piferrer, 1733. Dans ce même texte, les arabes ou alarbes sont identifiés comme les populations nomades ou vivant sous la tente et organisés en aduares, en douars, ou, comme le dit Clariana, en nations, tribus ou groupes. Les Turcos, les Turcs, sont les tenants du pouvoir politique à Alger et des beyliks de l'est et de l'ouest. Ils s'appuyaient sur la force des janissaires et des spahis.

9. . Maximiliano Barrio Gozalo, *Esclavos y cautivos...*, op. cit., p. 206-216, où il parle des musulmans, libres ou esclaves, qui choisissaient la conversion au catholicisme.

10. . Sur ces moros mogataces, voir Marcel Bodin, « Note sur l'origine du nom 'mogataces' donné par les Espagnols à certains de leurs auxiliaires indigènes pendant leur occupation d'Oran », *Bulletin de la Société de Géographie et Archéologie de la province d'Oran*, 1923, p. 223-247 ; Enrique Arques et Narciso Gibert, *Los mogataces. Los primitivos soldados moros de España en Africa* [1928], Malaga et Ceuta, Algazar, 1992 ; Felipe Maillo Salgado, « The Almogataces : A Historical Perspective », *Mediterranean Historical Review*, 6, 2, 1991, p. 86-101 ; Luis Fernando Fé Cantó, *Oran (1732-1792). Les horizons maghrébins de la monarchie hispanique*, thèse de doctorat sous la direction de Bernard Vincent, EHESS, 2011, p. 500-517.

11. . Lucette Valensi, *Ces étrangers familiers...*, op. cit., p. 103, mentionne un cas semblable qu'elle définit comme extrême, celui de la crise de famine et peste qui ravagea le Maroc entre 1521-1522 avec des effets similaires à ceux que nous allons voir pour Oran.

12. . AGS, Secretaría de Guerra (désormais SG), leg. 4828, lettre du commandant général d'Oran, don Pedro de Argain, marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, alors, entre autres, secrétaire de la Guerre du roi Ferdinand VI (1746-1759), le 11 octobre 1750.

13. . Les Kouloughlis étaient les enfants nés d'unions entre les Turcs de la milice et les femmes du pays. Voir Pierre Boyer, « Le problème Kouloughli dans la régence d'Alger », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 8, n° 1, 1970, p. 79-94.

14. . AGS, SG, leg. 4832, lettre du marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, le 19 décembre 1750.

15. . Pendant la première occupation d'Oran par les Espagnols (1509-1708) les moros de paz étaient ceux qui payaient un impôt (romia) à la ville. Pendant la deuxième reconquête d'Oran, l'administration hispanique reprit le terme mais la réalité sociale à laquelle il faisait référence n'était plus la même : les moros de paz devinrent de plus en plus des Maures réfugiés dans le quartier de la Marina, qui recevaient une aide en argent ou en nourriture du roi. Voir Beatriz Alonso Acero, *Orán-Mazalquivir, 1589-1639 : una sociedad española en la frontera de Berbería*, Madrid, CSIC, 2000, p. 249-262 ; et Luis Fernando Fé Cantó, *Oran (1732-1745)...*, op. cit., p. 474-499.

16. . La première période va de 1505, avec la conquête du port de Mers el-Kébir, à 1707-1708, dates de la perte de la ville d'Oran, du port et de la forteresse cités.

17. . La Real Resolución du 31 décembre 1738 sur l'établissement d'une troupe extraordinaire à Oran peut être consultée dans Antonio Portugués, Colección general de las ordenanzas militares, sus innovaciones y aditamentos dispuesta en 10 tomos, con separación de clases, vol. VIII, Comprende las ordenanzas que corresponden a las Plazas de Ceuta, Orán, Melilla, Peñón, Alhucemas, y oficios de Málaga, Madrid, A. Marín, 1765, p. 184-189. La structure voulue par la couronne était de 100 mogataces, Maures à la solde directe du roi et qui formaient une compagnie de cavalerie, et de 200 moros de paz, qui méritent mal leur nom puisque leurs missions n'ont rien à voir avec les moros de paz de la première époque hispanique d'Oran, comme nous venons de le voir.

18. . AGS, SG, leg. 4959, ordre royal du 26 septembre 1749 envoyé par le marquis de la Ensenada au marquis de Real Corona pour le prévenir de ne pas dépasser le nombre de 300 cavaliers déjà atteint par cette force.

19. . AGS, SG, leg. 4822, requête d'Admet ben Hamara ben Hasir au marquis de la Ensenada pour augmenter le nombre de Maures de cette compagnie irrégulière, datée du 6 juin 1749.

20. . AGS,SG, leg. 4828, lettre du marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, 28 juin 1750. Les « Maures de guerre » étaient ceux qui ne payaient pas d'impôt aux Espagnols d'Oran. L'hostilité armée entre ces Maures et les forces hispaniques était la norme. Elle donnait lieu aux expéditions de répression espagnoles et aux coups de main des douars arabes. Le vol de bétail et la capture d'esclaves étaient le but essentiel des deux forces ennemies. Voir Beatriz Alonso Acero, Orán-Mazalquivir..., op. cit., p. 262-277.

21. . Début septembre, le marquis de Real Corona informe la cour qu'il applique les ordres reçus par Francisco Díaz Santos y Bullón, évêque de Sigüenza, président de la Suprema Junta de Sanidad del Reino, pour surveiller le commerce avec le nord de l'Afrique à cause des nouvelles de contagions dans plusieurs villes marocaines : Asilah, Tanger, Fès, etc. Face à cette menace, le marquis de Real Corona décide d'interdire le commerce avec l'Oranais et d'appliquer la quarantaine à tout nouveau entrant, dont les esclaves dont nous sommes en train de parler. AGS, SG, leg. 4828, lettre du marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, 6 septembre 1750. Le 11 octobre, le commandant général de la place informe la cour qu'il a reçu des nouvelles rassurantes à propos de l'absence de peste à Alger, Tlemcen et Mascara. AGS, SG, leg. 4828, lettre du marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, 11 octobre 1750. Il faut rappeler que l'évêque de Sigüenza était aussi, à ce moment-là, président du Conseil de Castille.

22. . Parcialidad, selon le dictionnaire Autoridades du début du xviii^e siècle, ce terme signifie « l'union de plusieurs personnes formant un corps à part », mais aussi « l'ensemble de nombreuses personnes qui forment une famille ou une faction » ; il s'emploie en Espagne, à l'époque moderne, pour désigner les différentes « factions » ou « partis » qui se forment autour d'un leader (souvent noble) et qui sont en désaccord les uns avec les autres ; il sous-entend également très souvent « discordes » et « violences ».

23. . AGS, SG, leg. 4832, procès-verbaux signés par le greffier d'Oran, Blas de la Torre, le 20 février 1751, suite à l'entretien du 1^{er} janvier 1751 : « dijeron no haber contagio por los sitios y parajes del campo de Berbería donde habían transitado a hurtar moros, solo si que se padecía mucha hambre ».

24. . Ibid., entretien du 2 janvier 1751.

25. . Ibid., entretien du 4 janvier 1751.

26. . Ibid., entretien du 28 janvier 1751.

27. . Ibid., entretien du 29 janvier 1751.

28. . Ibid., procès-verbal signé par Blas de la Torre après déclaration du médecin Andrés Domínguez Borrajo et du chirurgien Francisco Berges, qui avaient analysé la dépouille du défunt pour chercher de possibles traces de peste.

29. . Inédit, en tout cas à partir de 1732, selon les sources consultées.
30. . Dès 1733, il semble clair aux autorités espagnoles que les Maures qui s'installent à Oran ne participeront pas à des raids pour prendre des esclaves. Le marquis de Villadarias, commandant général d'Oran pendant l'année 1733, semble confirmer cette idée lorsqu'il affirme : « si l'on se sert conjointement de nos factions et de nos troupes pour tuer et voler (mais non pour faire des esclaves) elles iront où cela sera nécessaire », AGS, SG, leg. 4733, lettre envoyé à Joseph Patiño le 7 septembre 1733. Les parenthèses reprises ici dans notre traduction sont dans le texte d'origine.
31. . Bernard Lewis, *Race et esclavage au Proche-Orient*, Paris, Gallimard, 1993, p. 15.
32. . Ibid.
33. . AGS, SG, leg. 4700, lettre de l'intendant (veedor) d'Oran, Florián González à Joseph Carrillo, secrétaire du Conseil Suprême de la Guerre, le 15 avril 1703.
34. . Voir Bernard Vincent, « La esclavitud en el Mediterráneo Occidental (siglos XVI - XVIII) », dans José Antonio Martínez Torres (dir.), *Circulación de personas e intercambios comerciales en el Mediterráneo y en el Atlántico (siglos XVI, XVII, XVIII)*, Madrid, CSIC, 2008, p. 39-64, et plus récemment « Les musulmans dans l'Espagne moderne », dans Jocelyne Dakhlia et Bernard Vincent (dir.), *Les musulmans dans l'histoire de l'Europe*, op. cit., p. 611-634.
35. . Depuis 1746, il y avait un conflit entre les forces turques, les Kouloughlis de Tlemcen et les différentes tribus arabes et berbères de l'Oranais. Dans ce conflit – beaucoup trop complexe pour que l'on puisse l'expliquer ici –, la ville d'Oran joua un rôle non négligeable. Nous espérons pouvoir l'analyser dans une prochaine recherche.
36. . AGS, SG, leg. 4832, lettre du marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, le 29 novembre 1750.
37. . Ibid.
38. . AGS, SG, leg. 4832, lettre du marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, le 19 décembre 1750.
39. . Ibid., on peut lire : « haviendose logrado con esta divina providencia nunca vista de que estos barbaros entreguen sus hijos y los agenos a manos de los christianos la dicha de que se hayan bautizado hasta oy en esta yglesia parrochial 38 moros, moras parbulos ».
40. . AGS, SG, leg. 4832, billet du marquis de la Ensenada au marquis de Real Corona, le 15 janvier 1751.
41. . Ibid.
42. . AGS, SG, leg. 4832, lettre de l'évêque de Sigüenza au marquis de la Ensenada, le 12 janvier 1751.
43. . AGS, SG, leg. 4832, lettre de Sebastián Eslava au marquis de la Ensenada, le 15 janvier 1751.
44. . Ibid.
45. . Ibid. Sans date fixe, mais avec la signature du marquis de la Ensenada, probablement le même jour 15 janvier 1751.
46. . Cette tendance est décelable dans la documentation utilisée à partir de la fin 1749.
47. . Miguel Ángel de Bunes Ibarra, *La imagen de los musulmanes y del Norte de África en la España del siglo XVI y XVII. Los caracteres de una hostilidad*, Madrid, CSIC, 1989.
48. . Luis Fernando Fé Cantó, *Oran (1732-1792)...*, op. cit., p. 268-274. On peut lire aussi l'édition critique de Jean Cazenave du mémoire de ce commandant général pour se rendre compte de la profonde méfiance de ce militaire envers les populations arabes de l'Oranais : « Contribution à l'histoire du vieil Oran. Mémoire sur l'état et la valeur des Places d'Oran et de Mers el-Kébir, écrit dans les premiers jours de l'année 1734, après son inspection générale par S. Exc. Joseph Vallejo, commandant général », *Revue Africaine*, n° 66, 1925, p. 323-368.
49. . Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au xvi e siècle*, Paris, Fayard, 2012. Du même auteur, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des Temps modernes*, Paris, Seuil, 2008.

50. . AGS, SG, leg. 4832, lettre du marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, le 7 mars 1751.
51. . Alessandro Stella, *Histoires d'esclaves dans la péninsule ibérique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2000, p. 74. Il s'agit d'un tableau récapitulatif des travaux de plusieurs historiens espagnols.
52. . Ces chiffres sur la capture d'esclaves par la garnison oranaise méritent un travail de plus longue portée : le nombre total d'esclaves pour la période indiquée nous semble très important, 10 224 individus. On est loin, nous le croyons en tout cas, du préside isolé peint par Braudel. Ces données sont extraites d'un rapport effectué par l'administration oranaise pour le capitaine générale de la ville, le comte de Cansano. AGS, SG, leg. 4698, rapport signé par Nicolás Canalejo et Garci de Zufre y Navarrete, le 4 novembre 1694. Bernard Vincent, dans son article, « Juifs et esclavage à Oran », dans Mercedes García Arenal (éd.), *Entre el Islam y el Occidente. Los judíos magrebíes en la Edad Moderna*, Madrid, Collection de la Casa Velázquez, 2003, p. 245-252, avait déjà souligné l'activité importante du marché d'esclaves à Oran.
53. . Sur cette crise politique dans l'Oranais et le Tlemcenois, on peut lire, en attendant un bilan des informations offertes par les sources espagnoles, Pierre Boyer, « Le problème Kouloughli... », art. cit.
54. . Pour effectuer ce travail, il faut consulter les registres paroissiaux d'Oran conservés à l'Archivo Diocesano de Toledo.
55. . AGS, SG, leg. 4832, lettre du marquis de Real Corona..., doc. cit., le 7 mars 1751.
56. . Ibid.
57. . AGS, SG, leg. 4832, lettre du marquis de Real Corona au marquis de la Ensenada, le 12 juin 1751.
58. . Ibid.
59. . Luis Fernando Fé Cantó, *Oran (1732-1745)...*, op. cit.

RÉSUMÉS

À cause d'une grave disette qui sévit dans l'Oranais en 1750, les structures sociales traditionnelles des habitants de cette région du Maghreb ont complètement changé. La famine est la dernière manifestation d'une période de troubles politiques, militaires et sociaux, ayant débuté en grande partie avec la reprise de la ville d'Oran par les Espagnols en 1732. Cet article cherche à analyser un événement singulier : l'arrivée parfois volontaire d'un nombre important de musulmans qui vont se vendre comme esclaves aux Espagnols, mais aussi et surtout l'arrivée d'un nombre encore plus important d'hommes et de femmes maures, capturés par d'autres Maures qui les revendent comme esclaves. Ce fait tranche avec les conditions de mise en captivité courante en Méditerranée, si souvent structurées par la violence entre les deux rives de la mer intérieure. Dans le cas que nous analysons, nous sommes également devant un exemple de violence, mais une violence créée par les conditions climatiques et ses conséquences sur les groupes humains. Nous prêtons aussi une attention particulière à la façon de gérer cette arrivée massive d'esclaves par les autorités du préside espagnol d'Oran et par les hauts responsables de la cour à Madrid.

A terrible famine around Oran in 1750 entirely changed the traditional social structures in that region of the Maghreb. The famine was the last in a series of political, military and social troubles that began with the Spanish army's recovery of Oran in 1732. This article analyzes one specific event: the arrival, perhaps voluntary, of a large number of Muslims who wished to sell

themselves as slaves to the Spaniards and, more particularly, the arrival of a larger group of men and women captured by other Muslims to be resold as slaves. This event marks a sharp contrast with the prevailing conditions of slavery in the Mediterranean, generally structured by violence between inhabitants of the opposite coasts of the sea. This case also involves violence, but it was the result of the impact of climatic conditions on humans. In particular, we analyze how authorities in the presidio of Spanish Oran and crown officials dealt with the massive arrival of these slaves.

INDEX

Keywords : captives, Moors, Algeria, Spanish presidio, slavery

Mots-clés : Maures, captifs, Algérie, présides espagnols, esclavage, famine

AUTEUR

LUIS FERNANDO FÉ CANTÓ

Auteur d'une thèse sur Oran au xviii^e siècle, Luis Fernando Fé Cantó est actuellement rattaché à l'université d'Orléans (IUT de l'Indre). Il est membre du Groupe d'études ibériques (GEI) et du Centre d'histoire sociale de l'Islam méditerranéen (CHSIM) de l'EHESS. Il participe aux programmes de recherches Hubert Curien Utique (no 24609UK) et Volubilis (no 24511VC) sur « Captifs et captivités en Méditerranée à l'époque moderne ». Il est également l'auteur de plusieurs articles, parmi lesquels « El fenómeno de la deserción y las sombras del discurso oficial », dans Miguel Ángel de Bunes Ibarra et Beatriz Alonso Acero (dir.), Orán. Historia de la Corte Chica, Madrid, Polifemo, 2011, p. 369-398.